

ce travail déjà béni ; le montagnard s'arrête volontiers à l'appel bien connu de la cloche ; et, de tout cœur, il offre son hommage à la Vierge Marie.

Dans les foires de montagne, par exemple, aucune convention ne se fait sans bruit, sans lutte, sans une apparente dispute et presque sans injure. Il semblerait, au premier coup d'œil, que tous les gens qui font affaire ensemble vont se prendre aux cheveux et s'assommer du coup. On se quitte, on se rappelle, on se tire violemment par l'habit, on se pousse rudement par l'épaule, on se prend par le bras, on se frappe vingt fois dans la main en signe d'interrogation sur chaque offre nouvelle, avant de frapper ce dernier coup définitif qui conclut le marché. C'est un brouhaha général, c'est un vacarme affreux. Tout à coup le mouvement s'arrête, le bruit cesse, la phrase commencée reste en suspens ; le bras levé retombe, tous les fronts se découvrent : c'est l'*Angelus* qui sonne. La cloche a retenti dans ce vaste tumulte ; et le tumulte est devenu silence, et les vociférations se changent pour un instant en une courte prière... N'est-ce pas là un spectacle touchant ?

XXXVIII. LE REINAGE.—LES CAVALCADES.

Au jour dont nous avons parlé, dans la matinée que nous avons essayé de décrire, c'était au milieu du calme et du cantique des champs que la cloche rustique se fit entendre comme une harmonie de plus. Il était six heures ; l'*Angelus* sonna. C'était le signal convenu.

Les trois coups à peine entendus, la minute nécessaire pour la salutation de la Vierge écoulée, une bruyante détonation retentit trois fois.

C'est que nous sommes arrivés au matin du reinage. Les jeunes gens de Chaspuzac, chef-lieu de la paroisse, sont déjà réunis, parés de leurs habits de fête, brillants, pimpants, enrubanés. La cavalcade s'apprête ; les drapeaux sont déployés au vent ; le fibre et le tambour cherchent à s'accorder. Un jeune élégant se fait remarquer entre tous, monté sur une petite jument pétulante qui a bien de la peine à s'accoutumer au tapage. Ce jeune gaillard, c'est Philibert ; sa jument se cabre en hennissant de colère ; mais Philibert est adroit, Philibert a bientôt pris la tête de la bande. Il aligne tant bien que mal son escadron ; il place les drapeaux en tête, derrière le fifre et le tambour, et donne le signal du départ.

Philibert, qu'on a désigné d'une voix unanime pour diriger la troupe jusqu'à Fontanes, où elle doit aller prendre le roi, a appelé à ses côtés le fameux Etienne. Etienne, le mieux vêtu, le plus beau de la bande, s'il pouvait cacher son visage légèrement abruti par l'habitude du vin, Etienne vient d'accepter cet hommage comme chose due à sa position de fortune et aussi à son titre de richard qui va se marier. Il est à la droite de Philibert, fort beau, comme nous disons, mais toujours fort maussade, et d'autant plus maussade qu'il lui agréait médiocrement d'aller chercher le roi Petit-Pierre. Il se console, il est vrai, notre excellent Etienne, par la pensée que la maison où il va trouver son rival sera avant peu la sienne, et que le rival devra bientôt déguerpir tristement. La cavalcade est en marche, riante, bruyante et fière. En cinq minutes elle arrive à Fontanes. Elle va se mettre en ordre sur la route qui s'élargit, comme une place publique, en face du vieil ormeau mutilé par la foudre, un des derniers arbres plantés, il y a deux cent cinquante ans, par le bon Sully, le digne ministre d'Henri IV.

Tous les pistolets sont prêts ; une nouvelle et bruyante décharge annonce l'arrivée. A cet appel, les jeunes gens de Fontanes, déjà réunis dans la cour du père Martin, viennent se joindre à leurs camarades, Petit-Pierre, à leur tête, est salué par les cris de : *Viva lou rey ! vive le roi !* Petit-Pierre a su dissimuler ses tristesses, son front est calme ; seulement, depuis

le jour où nous avons vu notre brave ami à l'auberge du père Barnabé, ce visage franc et fin, quelque peu amaigri, est resté pâle et paraît aujourd'hui plus pâle encore.....

Petit-Pierre monte une jeune pouliche du père Martin, qui a eu le premier prix au concours précédent de la Saint-Michel, au Puy ; et, malgré les caprices de la jeune bête insoumise, il la manœuvre avec une aisance, une audace, une sûreté qui ne sont pas sans grâce. La toilette du jeune roi est élégante dans sa simplicité. Son petit habit grenat à boutons dorés lui prend la taille comme une veste de lancier. Son feutre gris, garni d'une ganse de velours, est enroulé de larges rubans dont les bouts flottent sur son épaule droite, comme les rubans d'un postillon paré qui doit faire claquer son fouet pour le service d'un prince de la cour. Petit-Pierre, de plus, porte en écharpe d'autres larges et riches rubans frangés d'or, et aussi de petits rubans de tout prix noués aux boutons de sa veste. Ce sont rubans partout. La pouliche elle-même porte en sautoir au cou de larges rubans, et de petits rubans dans sa longue crinière. Tous ces rubans, grands et petits, sont destinés aux vainqueurs de la course à cheval, qui sera le plus bel incident de la fête.

XXXIX. COMME QUOI ÉTIENNE N'ÉTAIT PAS UN FAMEUX ÉCUYER, ET COMMENT LE DIT ÉTIENNE NE SE SOUVINT QU'À MIDI QU'IL DEVAIT SE MARIER À DIX HEURES.

Quand la troupe ainsi complétée fut régulièrement en bataille sur la place, les jeunes filles commencèrent à mettre le nez aux fenêtres. Les plus hardies s'avançaient même jusqu'au seuil de la porte. Jeannette avait trop de dignité pour se produire de cette manière ; mais, cachée derrière un petit contrevent à peine entre-bâillé, elle regardait tout aussi bien et tout aussi curieusement que les autres. Seule peut-être de toutes les jeunes filles du village, elle la plus riche, elle envie pour sa fortune et celle du jeune homme qu'elle allait épouser, seule peut-être avait le cœur bien triste en ce jour de fête, où on aurait pu la croire doublement heureuse.

Mais en voyant l'air décidé, intelligent, honnête et loyal de Petit-Pierre, et d'autre part l'aspect grossier et brutal du fâcheux qui devait devenir son mari, elle ne pouvait se défendre d'une comparaison qui n'était pas à l'avantage de ce dernier. Etienne, bêtement posé sur un gros cheval dont le caractère surnois ne le laissait pas sans inquiétude, et Petit-Pierre, affable pour tous, quoiqu'il ne pût cacher complètement sa tristesse, maniant bien sa monture, répondant cordialement aux démonstrations amicales de ses camarades ; c'étaient là deux personnages trop différents, qui ne pouvaient certes pas inspirer les mêmes sentiments. Et Jeannette était bien près de pleurer.

Cependant le signal du départ étant donné, la troupe bruyante commença à défiler sur la route pour retourner à Chaspuzac. Au moment où elle passait devant les plus belles maisons du village, une nouvelle décharge fut tirée avec beaucoup d'ensemble. Précisément au même instant, Etienne, qui, sans voir Jeannette, se rendait compte qu'il pouvait être vu, voulant faire piaffer un peu son lourdaud de cheval, qui était bien aussi un cheval de lourdaud.

Pas plus que lui, le cheval n'était expert en fait de gentillesses. Au coup de feu suivi du coup d'éperon, Margot (c'était le nom de la bête d'Etienne), Margot, dont le caractère laissant aussi quelque chose à désirer, se permit, sans respect pour son maître, d'exécuter un saut de mouton très garçe, très lourd, mais très rude ; et l'infortuné Etienne alla tomber comme un paquet à trois pas sur son beau chapeau neuf, qu'il aplatit comme une galette.

(A continuer.)

Oh. Calémard de Lafayette